d'enthousiasme, et Kuhlau, bien qu'Allemand de naissance, fut aussitôt proclamé le grand compositeur danois. La *Harpe enchantée* (1817), puis *Elisa* (1819), opéras qu'il écrivit dans le même système, lui valurent, en 1826, le titre de compositeur de la cour. Désormais fixé à Copenhague, Kuhlau écrivit d'autres partitions, qui fondèrent définitivement l'opéra national en Danemark. La réputation de Kuhlau, comme compositeur dramatique, n'a pas dépassé le Danemark. En Allemagne et en France, il n'est connu que par ses morceaux pour flûte et piano, dont le nombre atteint un chiffre assez considérable. Outre les opéras précités, nous mentionnerons : *Lulu* (1824) ; *Shakspeare* (1826) ; *Hugo et Adélaïde* (1827) ; la *Montagne des Elses* (1828).

KUHLIS s. f. (ku-li — de *Kuhl*, sav. allem.). Bot. Genre d'arbres de la famille des hiacoïdes, tribu des prockiées, comprenant plusieurs espèces qui croissent à la Nouvelle-Grenade.

KUHLMANN (Quirinus), visionnaire allemand, né à Breslau en 1651, brûlé vif à Moscou en 1689. Il étonna ses maîtres par la précocité de son intelligence. Malheureusement, à l'âge de dix-huit ans, il fit une maladie qui dérangea son cerveau. Pendant sa convalescence, il eut des hallucinations. Sa raison dormait tandis que son imagination prenait son vol. Une première fois, Kuhlmann vit le diable, entouré de tous ses compagnons ; un peu après, Dieu lui apparut, escorté par Jésus-Christ et les anges. Kuhlmann perdit le goût de l'étude ; les méthodes ordinaires d'instruction étaient devenues répulsives à son intelligence. Il prétendit avoir trouvé le moyen de tout savoir. Mais ses prétentions ne rencontrant guère que des incrédules, il quitta son pays, avec le dessein de parcourir l'Allemagne et la Hollande. Arrivé à Leyde, il lut des ouvrages de Jacques Boehm. Cette lecture, dit Bayle, fut de l'huile jetée sur le feu. Il devint un adepte enthousiaste de Boehm, et essaya d'entrer en relation avec un autre visionnaire, Jean Rothe. Kuhlmann lui écrivit et lui dédia un ouvrage, en l'appelant homme de Dieu, véritable fils de Zacharie, etc. Il nous assure qu'il voulut se lier avec Antoinette Bourignon, mais il n'y réussit pas, à cause de l'inviolable chasteté de la célèbre mystique. Quoi qu'il en soit, il quitta la Hollande au commencement de l'année 1675. On croit qu'il crut ensuite en Angleterre, en France et en Russie. Un fait incontestable, c'est qu'il fut brûlé à Moscou. Son dessein, en allant dans ce pays, était d'y établir ce qu'il appelait le véritable royaume de Dieu. Ce royaume n'était pas du goût de Pierre Ier, qui envoya le malheureux visionnaire au bûcher, avec son compagnon Conrad Nordermann. Kuhlmann s'était marié, remarie, et avait eu des maîtresses en quantité. Bien mieux, le Saint-Esprit lui avait souvent inspiré certaines demandes menaçantes. Quand il avait besoin d'argent, il s'adressait aux riches et les menaçait des peines les plus terribles dans l'autre monde, s'ils refusaient de délier les cordons de leur bourse. On possède les lettres où le Saint-Esprit tient ce singulier langage.

On a de lui les ouvrages suivants : le *Nouvellement inspiré Boehm* (Leyde, 1674, in-89), livre où il voue à la malédiction quiconque ne croit pas aux prédictions de Boehm ; *Prodromus quinquenni mirabilis* (Leyde, 1674, in-89) ; *De sapientia infusa Adamea Salomonæque* (Lubeck, 1675) ; *Epistolæ theosophicæ Lindenses* (Leyde, 1674, in-8°) ; *Epistolarum Londinensium catholica ad Wickliefo-Waldenses, Hussitas, Zwinglianos, Lutheranos, Calvinianos* (Rotterdam, 1674, in-12).

KUHLMANN (Charles-Frédéric), chimiste et industriel français, né à Colmar le 22 mai 1803. Il fit de bonnes études au lycée et à la Faculté de Strasbourg, puis se tourna vers la chimie, et s'exerça longtemps dans le laboratoire de Vauquelin, à Paris. Possesseur d'une grande fortune, il obtint l'autorisation d'ouvrir et de fonder à Lille, en 1823, une chaire de chimie appliquée aux arts et à l'industrie. Il y professa jusqu'en 1834, époque de la création de la Faculté des sciences de Lille. En se retirant devant l'enseignement officiel, M. Kuhlmann reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Depuis, il poursuivit ses expériences, qui, de temps en temps, sont signalées par d'utiles découvertes, tout en se livrant, non sans d'honorables profits, à l'exploitation des nombreux établissements industriels qu'il possède dans le Nord. Il est directeur de la monnaie de Lille et membre du conseil général du Nord.

M. Kuhlmann a écrit de nombreux mémoires qui sont disséminés dans un grand nombre de publications scientifiques, telles que les *Annales de physique et de chimie* ; les *Mémoires* et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ; les *Mémoires de la Société des sciences de Lille*, etc. L'objet de ces travaux est presque constamment renfermé dans les applications de la chimie : ils traitent des engrais ; de l'application des silicates alcalins solubles au durcissement des pierres calcaires poreuses, à la peinture et à l'impression ; de la fabrication de l'acide sulfurique ; de la fabrication des sucres, etc., etc. On doit encore à M. Kuhlmann de belles recherches sur la force cristallogénique (1884-1865) ; il a pu obtenir des tableaux alcalins à dessins très-variés, et est parvenu à les reproduire par la photographie.

KÜHMSTEDT (Frédéric), compositeur allemand, né à Oldisleben en 1809, mort à Eisenach en 1858. Son père l'envoya étudier la théologie à Francfort-sur-le-Main, puis à Weimar ; mais, poussé par un irrésistible goût pour la musique, il abandonna ses études malgré sa famille, et se rendit à Darmstadt auprès du célèbre organiste Rinck, dont il implora les conseils. Trois années de leçons assidues firent de lui un musicien consommé et un habile organiste. Il allait entreprendre un voyage artistique en Allemagne, quand une paralysie subite de la main droite le mit dans l'impossibilité de faire entendre ses œuvres sur aucun instrument. Après avoir végété quelques temps à Weimar, en donnant des leçons de piano, il fut nommé maître de chapelle à Eisenach avec des appointements qui lui procuraient à peine le pain nécessaire. Etant parvenu à écrire de la main gauche, il s'adonna à la composition. Bientôt la vogue s'attacha à ses productions lyriques et didactiques, les élèves affluèrent, son nom se répandit en Allemagne, et, dans les dernières années de son existence, le bien-être remplaça une détresse noblement et courageusement supportées.

Les principales œuvres de cet artiste sont : la *Reine des serpents*, opéra ; la *Résurrection du Christ* et le *Triomphe des choses divines*, oratorios ; une messe solennelle à quatre voix et à orchestre ; deux ballades avec chœur et orchestre ; une introduction à l'étude des œuvres de Bach ; *Fantaisie héroïque* pour orgue ; l'*Art de préluder sur l'orgue*, et, enfin, un *Traité d'harmonie*.

KUHN (Joachim), philologue allemand, né à Greifswald en 1647, mort en 1697. Il devint recteur du collége d'Ettingen (1669), professeur de grec au collége de Strasbourg (1676), puis occupa avec distinction une chaire de grec et d'hébreu à l'académie de cette dernière ville. On a de lui quelques ouvrages pleins d'une solide érudition, entre autre : *Animadversiones in Pollucem* (Strasbourg, 1675) ; une édition de *Diogenes Laertius de vitis philosophorum* (Amsterd., 1692 ; 2 vol. in-49), avec d'excellents commentaires ; *De lotionibus et balneis Græcorum* (Strasbourg, 1695) ; *Quæstiones philosophicæ ex sacris Veteris et Novi Testamenti scriptoribus* (Strasbourg, 1698, in-49).

KUHN (Jean-Gaspard), théologien et prédicateur protestant français, né à Saarbruck, mort à Strasbourg en 1720. Après avoir visité les principales universités d'Allemagne, il professa l'histoire et l'éloquence à l'université de Strasbourg et devint chanoine de l'église Saint-Thomas. On lui doit un grand nombre de dissertations sur des matières théologiques et historiques, notamment : *Dissertatio de Massilia, studiorum sedes et magistra* (Strasbourg, 1697, in-49) ; *De persona rerum* (Strasbourg, 1697) ; *Panegyricus ludovico XIV dictus* (Strasbourg, 1698, in-fol.) ; *Orationes panegyricæ* (Strasbourg, 1712, in-49), recueil de quinze panégyriques de Louis XIV, etc. ; *De origine, fatis et successione regni Navarræ* (Strasbourg, 1720).

KUHN (Charles-Dieudonné), médecin et physiologiste allemand, né à Spergau (Saxe) en 1754, mort en 1840. Après s'être fait recevoir docteur en philosophie (1779) et en médecine (1783), il devint professeur agrégé de médecine à Leipzig, où il enseigna la physiologie et la pathologie. On a de lui de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *De philosophia ante Hippocratem medicæ cultoribus* (Leipzig, 1781, in-49) ; *Histoire de l'électricité médicale et physique* (Leipzig, 1783-1797, 3 vol. in-89) ; *Galerie des chirurgiens les plus célèbres de la France* (Leipzig, 1787) ; *De recentiorum physicorum circa aerem doctrina in re medica magnæ utilitatis* (Leipzig, 1784) ; *Bibliothèque medico-chirurgicale italienne* (Leipzig, 1783-1787, 4 vol. in-8°) ; *Experiorum docta nouvelles expériences des savants anglais en physique, en médecine et en chirurgie* (1803, 6 vol. in-89) ; *Collection des lois médicales de la Saxe* (1809, in-89) ; *Lettre sur les moyens de purifier l'air atmosphérique dans les maladies contagieuses* (Leipzig ; 1813, in-89) ; *Medicorum græcorum opera quæ exstant græce et latine* (Leipzig, 1821-1833, 26 vol. in-89), collection fort utile mais incomplète ; *Opuscula academica, medica et philologica* (Leipzig, 1827-1828, 2 vol. in-89), contenant vingt-cinq dissertations.

KUHN (Otto-Bernard), chimiste allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1800. Reçu agrégé à la Faculté de médecine de sa ville natale en 1825, il prit trois ans plus tard le diplôme de docteur et fut appelé, en 1830, à occuper une chaire de chimie à Leipzig. Il a publié, entre autres ouvrages estimés : *Essai d'une anthropochimie* (Leipzig, 1834) ; *Chimie pratique à l'usage des médecins* (Leipzig, 1829) ; *Instructions pour les recherches chimiques qualitatives* (Leipzig, 1830) ; *Manuel de stœchiométrie* (1837) ; *Système de chimie inorganique* (Goettingue, 1848) ; le *Cyan et ses combinaisons inorganiques* (Leipzig, 1863).

KUHN (Adalbert), philologue et archéologue allemand, né à Koenigsberg en 1812. Après avoir pris ses grades à Berlin en 1837, il devint, en 1841, professeur adjoint, et, en 1856, professeur titulaire au *Realgymnasium* de Cologne. Profondément versé dans la connaissance des langues classiques, de la philologie de l'Inde ancienne et de la philologie germanique, il s'est acquis une grande réputation par ses recherches sur la philologie comparée, ainsi que sur la mythologie comparée des peuples indo-germaniques. Il est le premier Européen qui, après la publication du *Rigveda* de Rosen (1838), ait essayé de donner un aperçu des caractères particuliers de la langue des Védas. Son opuscule sur l'*Histoire ancienne des peuples indo-germaniques* (Berlin, 1845) est remarquable par la science des recherches étymologiques qu'il renferme, et servit de base aux travaux postérieurs de l'auteur sur la civilisation primitive des races indo-germaniques. Les nombreux écrits qu'il a publiés sur cette matière se trouvent dans le *Journal de philologie comparée allemande, grecque et latine*, et dans les *Documents pour la philologie comparée des langues aryennes, celtiques et slaves*, recueils qu'il publie, le premier depuis 1851, sans collaborateur, et le second depuis 1856, avec la collaboration de Schleicher. Kuhn a, en outre, fondé une science toute nouvelle, la mythologie comparée, car, depuis 1846, il a, dans une série d'opuscules et de mémoires, exposé et démontré irréfutablement l'étroite parenté qui existe entre les mythes contenus dans l'antique hymne indien ou *Rigvéda*, et les mythologies des Grecs, des Scandinaves, des Germains et des Slaves. Sa monographie, intitulée : l'*Origine du feu et du breuvage des dieux* (Berlin, 1859), est universellement reconnue comme un modèle du genre de recherches. Enfin, le savant orientaliste s'est encore occupé, avec une prédilection particulière, d'études sur la mythologie et les traditions de l'Allemagne. Outre les nombreux articles qu'il a fournis au *Journal de l'antiquité allemande*, de Haupt, à la *Germania*, de Hagen, ainsi qu'à d'autres recueils, il a encore publié : *Traditions, mœurs et coutumes du nord de l'Allemagne*, en collaboration avec Schwartz (Leipzig, 1848) ; *Traditions, coutumes et contes de la Westphalie* (Leipzig, 1859, 2 vol.), etc.

KUHNE (Gustave), littérateur allemand, né à Magdebourg (Prusse) en 1806. Il prit le grade de docteur en philosophie à Berlin, où il suivit les cours de Hegel et de Schleiermacher, qui exercèrent sur son esprit une grande influence, puis alla se fixer à Leipzig, y résida, de 1835 à 1842, et y publia, entre autres, l'éloquence et de poésie à Giessen. On a de lui : *Prophéties messianiques traduites de l'Ancien Testament et expliquées* (Leipzig, 1792, in-89) ; *Recherches sur le Nouveau Testamentum* (Leipzig, 1794, in-89) ; *Pericopæ evangeliæ* (1796, 2 vol. in-89) ; les *Psaumes traduits en vers* (1799, in-89) ; *Commentarius in libros Novi Testamenti historicos* (1807-1818, 4 vol. in-89). L'œuvre capitale de Kühnol, etc. En outre, Kühnol a donné des éditions de *Properce*, du *Plutus* d'Aristophane, de l'*Œdipe roi*, de Sophocle, et une *Histoire du peuple juif depuis Abraham jusqu'à la destruction de Jérusalem* (Leipzig, 1791).

KUJAVIE, ancienne division de la Pologne. V. CUJAVIE.

KUKA s. m. (ku-ka). Membre d'une secte de l'Inde.

— **Encycl.** Nous empruntons au *Journal officiel* quelques détails sur cette secte : « On n'a pas oublié que l'Inde a été récemment ensanglantée par la révolte d'une secte religieuse, celle des *kukas*. M. Garcin de Tassy nous donne sur leur origine et leurs croyances des renseignements authentiques. On les nomme *kukas*, parce qu'ils prononcent souvent le mot *koh* dans leurs prières. La secte se compose surtout de charpentiers, de brodequiers, de forgerons. Ils habitent principalement le sud-ouest du Penjab. Il y en a, paraît-il, deux ou trois cent mille. Ram Singh, personnage sans valeur, est celui qui a fondé la secte.

» Les *kukas* haïssent les membres des autres religions ; ils n'admettent pas les castes ; ils n'ont aucun respect pour les brahmanes, pour les vaches, pour les lieux sacrés, pour les confluents des rivières ; ils rejettent tout ce que le grand réformateur Nanak avait conservé de l'indouisme. Ils sont, dit-on, sobres, hospitaliers et affectionnent entre eux. L'insurrection actuelle a été l'œuvre de quelques bandits comme on en trouve dans toutes les religions ; la masse de la secte ignorait le complot.

» Les *kukas* n'observent pas les minutieuses cérémonies indoues à l'occasion de la naissance des enfants, des mariages et de la mort. Aucun prêtre n'est appelé pour exécuter ces cérémonies ; ils n'ont pas d'usage particulier pour leurs morts, qu'ils enterrent, brûlent ou laissent exposés à l'air, indifféremment. »

KUKOLNIK (Nestor), littérateur russe, né en 1808. Il embrassa en 1833 la carrière administrative à Saint-Pétersbourg, et débuta peu de temps après en littérature par une composition dramatique intitulée *Torquato Tasso*. La manière originale dont l'auteur avait traité son sujet, l'élégance et le charme du style de ce premier essai lui acquirent aussitôt un rang distingué parmi les littérateurs russes. Il écrivit ensuite plusieurs pièces, entre autres : *Giulio Mosti*, *Rozelane* et

le *Knjaz Cholmskij*, tragédie historique avec chœurs (1840). Il publia ensuite des romans : *Ekelina de Valtheral* (1841, 3 vol.) ; *Alf et Adona* (1842) ; les *Deux Kostylkow* (1844), qui révèlent en lui le talent d'un charmant conteur et une imagination des plus brillantes. En 1845, Kukolnik prit la direction du *Journal illustré* russe, publia la même année un nouveau roman, les *Trois périodes*, et donna, en 1846, une tragédie historique, *Patkul*, qui obtint le plus grand succès. Parmi ses travaux postérieurs, nous citerons un drame patriotique, la *Fête de la flotte à Sébastopol* (1854), et une comédie historique, le *Siége d'Azow* (1855). Nature essentiellement artistique, Kukolnik ne put se résoudre à frayer avec le grossier réalisme qui, ces dernières années, a envahi la littérature russe ; aussi il perdit entièrement la faveur du public. Après avoir pris sa retraite, il se fixa à Taganrog, où il a vecu depuis lors occupé de travaux littéraires. Un de ses derniers romans, les *Deux sœurs* (Saint-Pétersbourg), retrace un épisode de l'insurrection polonaise en 1863.

KULCZYNSKI (Ignace), théologien et historien polonais, né à Wielunsko (Volhynie) en 1707, mort en 1747. Il embrassa l'état ecclésiastique, se distingua par son savoir et par son éloquence, et devint chanoine, puis procureur général de l'ordre des Camaldules. Ses ouvrages principaux ouvrages sont : *Relationes authentiæ de statu Ruthenorum S. R. F.* (Rome, 1727, in-49) ; *Il disparo prodigioso di tre colori ognero narrazione storica di Nostra Signora miracolosa B. Verg. Maria* (Rome, 1732, in-8°) ; *Specimen ecclesiæ Ruthenicæ* (Rome, 1733, in-49) ; *Appendix ad specimen Ecclesiæ Ruthenicæ* (Rome, 1734, in-8°) ; *Dissertationes* (1771, in-fol.), ouvrage très-important et un des plus considérables monuments de l'histoire de l'Eglise.

KULDÉEN s. m. (kul-dé-ain). Hist. relig. Nom donné à des ecclésiastiques écossais du IXe siècle.

KULENCAMP (Louis), philologue allemand, né à Brême en 1724, mort en 1797. Il acquit la réputation d'un bon prédicateur et fut appelé, en 1755, à occuper une chaire de philosophie à l'université de Goettingue. On lui doit : *De Nischroch Assyriorum idolo* (Brême, 1747, in-49), et *Specimen observationum et emendationum in etymologicum magnum* (Goettingue, 1765, in-49), ouvrage fort estime.

KULIEN, roi de Cochinchine de 263 à 280 de notre ère. C'était un simple seigneur cochinchinois, qui entreprit de délivrer son pays de la domination chinoise, fit assassiner le gouverneur nommé par l'empereur de la Chine, appela le peuple aux armes, chassa l'étranger du pays et se fit proclamer roi. Il occupa paisiblement le trône jusqu'à sa mort et le laissa à un de ses descendants, nommé Fan-Hiong.

KULKZYNSKI (Ignace), religieux russe, né à Vladimir (Volhynie) en 1707, mort à Grodno en 1747. Il entra dans l'ordre de saint Basile, dont il devint procureur général, habita à ce titre, Rome pendant plusieurs années, puis fut successivement recteur de Saint-Serge, de Saint-Bacchus, et abbé de Grodno. Son principal ouvrage, intitulé *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ* (Rome, 1733, in-89), lui acquit une grande réputation.

KULLACK (Théodore), musicien et compositeur allemand, né à Krotoczyn (grand-duché de Lithuanie) en 1818. Le prince Antoine de Radzwill, qui eut l'occasion d'apprécier ses dispositions, lui fit apprendre la musique successivement à Posen, à Berlin et à Vienne, sous la direction d'Aziles, de Taubert, de Dehn et de Czerny. Tout jeune encore, il débuta avec beaucoup de succès comme pianiste, parcourut en donnant des concerts les principales villes d'Allemagne, et devint, en 1846, pianiste du roi de Prusse, qui l'avait nommé, trois ans auparavant, professeur de musique de la maison royale. Kullack a contribué à la fondation de la Société philharmonique de Berlin, du Conservatoire de Prusse (1850), dont il a été un des directeurs, et de la nouvelle Académie de musique, qu'il dirige depuis 1855. Comme professeur, il a formé un grand nombre d'excellents élèves ; comme virtuose, il est un des pianistes allemands les plus aimés du public ; enfin, comme compositeur, il a donné plus de cent morceaux estimés, parmi lesquels nous citerons des *sonates*, des *morceaux de piano*, des transpositions d'*airs nationaux allemands, espagnols, russes* et *hongrois*, des *trios*, des *romances*, l'école du jeu des octaves, etc.

KULLEEL, kan des Mongols, petit-fils de Tamerlan, mort vers 1412. Il s'était signalé par son courage à la bataille d'Ancyre (1401) et avait fait preuve de qualités brillantes, lorsque, après la mort de Tamerlan, il se fit proclamer kan des Mongols, se rendit maître de Samarcande, puis battu et fit mettre à mort son compétiteur, Pir Mohammed, que Tamerlan avait désigné pour lui succéder. La passion insensée que lui inspira Schadi-Moulk, femme d'une extrême beauté et ancienne concubine d'un chef tatare, causa sa perte. Il abandonna les soins du gouvernement pour ne s'occuper que de sa maîtresse, dissipa pour satisfaire ses caprices les immenses trésors amassés par son grand-père, s'attira le mépris de ses peuples et fut détrôné en 1408. Réfugié dans le pays de Kashgard, il ne fit rien pour recouvrer ses Etats, dont s'empara son oncle Schah-Rokh. Tout entier à son amour, inconsolable d'être séparé de sa maîtresse, qui avait été livrée aux outrages de la populace de Samarcande, il composa des vers dans lesquels il déplorait son triste sort et fit sa soumission à son oncle en le suppliant de lui envoyer Schadi-Moulk. Schah-Rokh consentit à lui accorder ce qu'il demandait et le nomma peu après gouverneur du Khoraçan. Lorsque Kulleel mourut, Schadi-Moulk ne voulut pas survivre à un prince qui avait tant fait pour elle et se tua d'un coup de poignard.

KULLEN ou **KULLABERG**, groupe de montagnes, faisant suite à la chaîne montagneuse méridionale de la Scanie (Suède), et formant la pointe la plus occidentale de cette région, entre l'Eresund et la baie de Skelder ou Kulla. Ce groupe accidenté et très-inégal présente de nombreux pics, dont les plus élevés ont de 359 à 360 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est composé de granit d'un ton rougeâtre. Au sommet se trouve un phare qui domine la mer d'une hauteur de 213 pieds. La tradition raconte que, du temps du roi Valdemar le Victorieux, ces montagnes étaient habitées par un sorcier appelé l'homme de Kulla, qui prédit au roi et à ses fils de nombreux revers et le trônait l'avenir.

KULLERVO, l'un des héros de la mythologie finnoise. A peine âgé de trois jours, il se redressa tout irrité dans sa couche et déchira impatiemment ses langes. Des l'enfance, il fut vendu comme esclave ; aussi la vengeance fut-elle le plus puissant motif de toutes ses actions. Après bien des malheurs, il se suicida.

KULM, ville de Prusse. V. CULM.

KULM (Jean-Adam), anatomiste et physiologiste allemand, né à Breslau en 1689, mort à Dantzig en 1745, a publié, entre autres ouvrages : *Descriptio anatomico-physiologica fœtus monstruosi* (Dantzig, 1724, in-49) ; *De auditu* (Dantzig, 1724) ; *De circulatione sanguinis* (Dantzig, 1724) ; *Tableaux anatomiques* (Dantzig, 1725, in-89), travail qui a été traduit en français par Mussuet (1734, in-89), et qui a été, en outre, en allemand un grand nombre d'éditions ; *De gestu et loquela* (Dantzig, 1728, in-49) ; *De visu* (Dantzig, 1728) ; *De tactu* (Dantzig, 1729) ; *De generatione animalium* (Dantzig, 1729).

KULMANN (Elisabeth), femme poète russe, née à Saint-Pétersbourg en 1808, morte dans la même ville en 1825. Toute jeune encore, elle se fit remarquer par la vivacité de son intelligence et de son imagination, reçut des leçons d'un ami de sa famille, le docteur Grossheinrich, apprit l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais, le portugais, le latin de façon à comprendre Horace, le génie de manière à entendre les vers d'Homère et de Pindare, puis s'essaya en traduisant en allemand des fragments de Milton, des fables d'Yrarte, des odes du Portugais Manoel et un choix des odes d'Anacréon. Cette dernière traduction fut remise à l'impératrice mère, qui envoya un cadeau à la savante jeune fille. Elisabeth composa alors des hymnes inspirés par le genre de la grèce antique, fit, en allemand, des imitations des poésies lyriques de Lomonosoff, de Derjavine et de divers autres écrivains russes, traduisit Anacréon en entier, quatre tragédies d'Ossow, quatre tragédies d'Alfieri, et mourut à dix-sept ans, dans un état voisin de l'indigence, d'une phthisie pulmonaire. Les productions originales de cette jeune fille si remarquablement douée sont empreintes d'une douce mélancolie. Ses poésies russes ont été publiées par les soins de l'Académie impériale, sous le titre d'*Essais poétiques* (Saint-Pétersbourg, 1833, 3 vol. in-89), et ses œuvres poétiques allemandes ont été mises au jour par son oncle, Grosheinrich, également à Saint-Pétersbourg (1835, 4 vol.).

KULMBACH, ville de Bavière. V. CULMBACH.

KULMSEE, bourg de Prusse. V. CULMSEE.

KUMAS (Constantin-Michel), savant grec. V. KOUMAS.

KUMMER (Charles-Guillaume), naturaliste et géographe allemand, né en Saxe vers 1780, mort en 1840. Il découvrit des procédés ingénieux pour sucher et préparer les plantes en leur conservant leur forme et leur éclat, et fit connaître son procédé dans un petit livre ayant pour titre : *Méthode pour conserver la forme et la couleur des herbes et des fleurs au moyen d'un vernis* (1809). Soucepant ensuite de géographie, il perfectionna les cartes en relief. On a de lui, sur ce dernier sujet : *Description des globes et des cartes en relief pour l'étude de l'hydrographie et de l'orographie* (Berlin, 1822).

KUMMER (Georges-Adolphe), naturaliste et géographe allemand, frère du précédent, né à Ortrand (Saxe) en 1786, mort en 1817. De bonne heure il manifesta un goût prononcé pour l'histoire naturelle, se rendit, après avoir achevé ses études, à Leipzig, où il apprit la médecine, passa de là à Paris, où, tout en donnant des leçons particulières pour vivre, il se perfectionna dans les sciences naturelles, le dessin et la gravure, résolut de faire un voyage dans l'Afrique centrale, et s'y prépara en endurcissant son corps à toutes sortes de fatigues. Ayant obtenu, au commencement de la Restauration, de faire partie, en qualité de naturaliste et d'ingénieur géographe, d'une expédition envoyée au Sénégal par la France, il s'embarqua sur la frégate la *Méduse*, perdit pendant le célèbre naufrage de ce navire tous ses instruments, parvint à échapper à la mort et à gagner la terre près du cap d'Arguin, fut fait prisonnier par des Maures Trarzas, et obtint d'être conduit par eux jusqu'aux bouches du Sénégal. De là, il écrivit à Schmalz, gouverneur du Sénégal, qui le racheta, se joignit peu après à une expédition scientifique anglaise sous les ordres du major Peddie, pénétra dans l'intérieur de l'Afrique, mais mourut peu après de la fièvre jaune à Kapuka, près de Kakouda.

KUMRAH s. m. (kum-rá — mot. ar.). Mamm. Prétendu métis de l'âne et de la vache. ↓ On dit aussi KUMRACH. V. JUMART.

KUN (Pierre van der), savant hollandais. V. CUNÆUS.

KUNCKEL (Jean, baron de LŒWENSTERN), chimiste allemand, né à Rendsbourg en 1630, mort à Stockholm en 1702. Il eut pour maître son père, qui était alchimiste du duc de Holstein. D'abord attaché, comme chimiste et pharmacien, aux ducs Charles et Henri de Lauenbourg (1654), il entra ensuite, au même titre, au service de Jean-Georges II, électeur de Saxe. Le savoir dont il fit preuve lui ayant attiré des envieux prêts à employer tous les moyens pour le perdre, Kunckel dut s'éloigner de la cour de Saxe, dont le séjour aurait pu devenir dangereux pour lui, et se retira à Annaberg. De là il passa à Wittenberg, où il occupa pendant quelque temps la chaire de chimie à l'université de cette ville. Plus tard (1670), sur l'invitation de Frédéric-Guillaume, il alla à Berlin diriger le laboratoire et la manufacture de verre de l'électeur de Brandebourg. C'est là qu'il passa les premiers elements pour son grand livre l'*Art de la verrerie*, le premier ouvrage de ce genre publié par un savant. Les goûts fort simples, dont on prétend que les sommes considérables sur les traitements qu'il avait reçus des différents princes au service desquels il a été, ont été exagérés. Cependant l'action que la lumière exerce sur la végétation, l'un des principaux ouvrages sont : *Observations utiles sur les sels fixes et volatils, sur l'or et l'argent potable, sur l'esprit du monde, etc.* (Hambourg, 1676) ; *Notices chimiques sur les principes chimiques, les sels acides, les alcalis, etc.* (Wittemberg, 1677) ; *Epistola contra spiritum vini sine acida* (Berlin, 1681) ; *Lettre publique sur le phosphore* (Leipzig, 1678) ; *Probierstein de acido et urinoso sale calido et frigido* (Berlin, 1685) ; *Ars vitraria experimentalis* (Francfort, 1689), traduit en français par le baron d'Holbach, sous le titre : l'*Art de la verrerie de Neri, Merret et Kunckel* (Paris, 1752, 4 vol.).

Un certain nombre de ces ouvrages furent réunis en un seul volume, publié en 1721 sous le titre : *Curiosa chymische Tractatlein*. Citons enfin le *Laboratoire de chimie* (Hamburg, 1716, in-89), son ouvrage capital, qui ne parut qu'après sa mort.

KUNDMANN (Jean-Christian), médecin naturaliste et antiquaire allemand, né à Breslau en 1684, mort dans cette ville en 1751. Après avoir étudié la médecine à Francfort et à Halle, il fit un voyage en Allemagne et en Hollande, puis, à son retour, il prit son diplôme de docteur et se fixa, en 1708, à Breslau, où il se livra à la pratique de son art jusqu'à sa mort. Outre son nombre d'articles insérés dans un recueil périodique de Breslau, il publia les ouvrages suivants : *De rerugimine* (Halle, 1708) ; *Prompuarium rerum naturalium et artificialium vratislaviense* (Breslau, 1726) ; *Observationes in medica singulares* (1737, in-fol.) ; *Examen fossilium et lapidum quorumdam rariorum* (1737, in-fol.), etc.

KUNDMANNIE s. f. (kound-ma-ni — de *Kundmann*, sav. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombelliferes, tribu des séselinées, comprenant plusieurs espèces qui habitent l'Europe centrale.

KUNENG, célèbre général chinois, mort en 1401. Lorsque le prince de Yen se révolta contre son neveu, l'empereur Kien-ou-enti, Kuneng combattit pour le premier, rétablit, força le prince rebelle à lever le siége de Taflong, battit successivement trois corps d'armée ennemis, fit des prodiges de valeur, poursuivit les rebelles ; mais, entraîné pendant ce mouvement par des troupes fraîches envoyées par le prince de Yen, il trouva la mort avec son fils au milieu de la mêlée.

KUNERSDORF, ville de Prusse, province de Brandebourg, près de Francfort-sur-l'Oder, à 60 kilom. E. de Berlin. C'est là que Frédéric le Grand perdit, le 12 août 1759, la bataille la plus désastreuse de la guerre de Sept ans.

Kunersdorf (BATAILLE DE), gagnée par les Austro-Russes sur les Prussiens, le 12 août 1759. Dans cette campagne, Frédéric éprouva tout ce que la fortune a de plus rigoureux ; mais rien ne put ébranler son invincible fermeté. Les Russes, commandés par Soltykoff, se sont campares de Francfort-sur-l'Oder, d'où ils menaçaient Berlin, le général autrichien Laudon, avec 18,000 hommes, presque tous cavaliers, opère avec eux sa jonction, et les deux armées se retranchent sur la rive droite de l'Oder, près de Kunersdorf. Frédéric veut à tout prix arrêter ce torrent, et il s'avance résolument avec 48,000 hommes pour en combattre plus de 80,000.

Frédéric voulut essayer d'abord de l'ordre oblique ; mais les difficultés du terrain lui inspirèrent d'autres dispositions. Sur les dix heures du matin, le général Finck apparut avec l'aile droite de l'armée prussienne, sur les hauteurs de Frettin, s'élevant vis-à-vis de la gauche du camp russe. Le but de cette manœuvre était d'attirer l'ennemi vers ce point, tandis que le roi, faisant filer son infanterie par la gauche, la rangeait en bataille dans un bois. De son côté, le prince de Wurtemberg se présentait tout à coup à la cavalerie en face du centre de l'ennemi. L'avant-garde du roi, commandée par Seydendorff, attaqua à la baïonnette les retranchements et les batteries de Mulhberg, bravant un feu terrible, car, à leur gauche seulement, les Russes avaient 60 pièces de gros calibre. Mais rien n'arrête les Prussiens ; ils marchent, tête baissée à travers une mitraille épouvantable, et chassent l'ennemi des fossés et des parapets. En moins de dix minutes, ils ont conquis soixante-dix pièces de canon. Bientôt la gauche des Russes est renversée, et, protégée par un rayon profond, elle se replie presque derrière Kunersdorf. La victoire semblait assurée ; malheureusement, les bataillons prussiens se laissèrent emporter par leur ardeur. Accueillis de nouveau par d'effroyables décharges, ils sont à leur tour rejetés dans le ravin dans un désordre inexprimable. Finck réussit enfin à franchir le ravin fatal, et se précipite sur les pas du roi jusque dans les retranchements russes. Mais l'armée prussienne ne peut se développer, faute de terrain, tandis que les Russes s'étendent de plus en plus, portent sur ce point toute l'artillerie de leur droite, et exercent d'affreux ravages dans les rangs ennemis. Vainement le fameux Seidlitz charge avec fureur à la tête de son intrépide cavalerie, il est blessé, et l'attaque échoue ; vainement aussi le prince de Wurtemberg renouvelle cette charge désespérée, il est blessé à son tour ; Putkammer est tué à la tête de ses hussards, le roi lui-même a ses habits criblés de balles. Cette horrible boucherie dura six heures. Frédéric avait dirigé plusieurs charges en personne, et avait eu deux chevaux tués sous lui ; presque tous ses généraux ou officiers supérieurs étaient hors de combat ; ses aides de camp tombaient à ses côtés. Et cependant son indomptable énergie semblait devoir encore lui assurer la victoire, car 180 pièces de canon étaient tombées en son pouvoir, lorsque Laudon, qui jusque-là n'avait point pris part à la lutte, sortit tout à coup d'un enfoncement de terrain, et se précipita avec ses cavaliers sur la droite des Prussiens. Alors leur infanterie tenta de regagner le poste précédemment occupé par Finck ; mais elle s'encombra aux sorties étroi-

tes du retranchement, et le carnage recommença plus horrible.

Frémissant de se voir ainsi arracher la victoire, Frédéric veut tenter un dernier, un suprême effort, quoique ses troupes soient accablées de lassitude et de chaleur. Rassemblant quelques bataillons, il essaye d'opposer une digue au torrent des vainqueurs. Mais il est aussitôt enveloppé par la cavalerie ennemie, et, sans le dévouement du major Pritwitz, il eût été tué ou fait prisonnier. On l'arracha malgré lui de la mêlée, et il s'écria, dans son désespoir : « N'y a-t-il donc pas un boulet pour moi ! » Il resta le dernier de tous sur le champ de bataille.

Les Prussiens avaient perdu 20,000 hommes, presque la moitié de leur armée, et la plus grande partie de leurs canons; les cadavres de 16,000 Russes et de 3,000 Autrichiens jonchaient, de leur côté, le champ de bataille. Aussi Soltykoff écrivit-il à la czarine : « Si je remporte encore une victoire semblable, j'irai en porter la nouvelle à pied, un bâton à la main. Votre Majesté n'en sera pas surprise; elle sait que le roi de Prusse vend toujours fort cher ses défaites. »

C'est à Kunersdorf que tomba le poëte prussien Kleist, un des plus distingués de l'Allemagne, dont la muse, par un contraste très-singulier, s'inspirait à la fois des émotions de la gloire et des rêveries de la solitude. Il semblait avoir pressenti sa fin dans ce passage d'une de ses odes : « Et moi aussi, peut-être serai-je appelé à mourir pour ma patrie. » Toute l'Allemagne le pleura, et les ennemis eux-mêmes, aux mains desquels il était resté, et qui reçurent son dernier soupir, l'entourèrent de témoignages de la plus douce sympathie.

Le soir de cette fameuse journée, Frédéric avait à peine rallié 10,000 hommes. Si les Russes, mettant leur victoire à profit, avaient poursuivi ces débris à outrance, c'en était fait de la monarchie prussienne, car, de l'aveu même du roi, ses ennemis n'avaient plus qu'à lui donner le *coup de grâce* (*Histoire de la guerre de Sept ans*). Mais ils laissèrent au lion le temps de respirer : ils devaient payer cher leur imprudence.

KUNG-MING, tacticien chinois qui vivait au commencement du IIIe siècle de notre ère, du temps de l'empereur Hiao Hien-ti, de la dynastie des Han orientaux. Il fut le premier qui employa avec succès les armes à feu, alors inconnues en Europe, fit faire de grands progrès à la science stratégique chez ses compatriotes, découvrit des ordres de bataille et des modes de campement de beaucoup supérieurs à ce qui existait avant lui, et perfectionna deux armes meurtrières désignées par les Chinois sous les noms de *tylei* (tonnerre de la terre), et *joung-ko* (ruche d'abeilles).

KUNRATH ou **KHUENRATH** (Henri), chimiste allemand, né à Leipzig vers 1560, mort à Dresde en 1605. Après avoir pris le grade de docteur à Bâle, il exerça la médecine à Hambourg, puis à Dresde. Imbu des doctrines de Paracelse, il s'occupa beaucoup d'alchimie, et prétendit avoir découvert le secret de la pierre philosophale, ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans un état voisin de la misère. Kunrath a laissé plusieurs ouvrages écrits dans un style fort obscur, mais qui n'en offrent pas moins un certain intérêt au point de vue de l'histoire de la chimie. Les principaux sont : *Theses doctorales de signatura rerum* (Bâle, 1588); *Zebelis regis et sapientis Arabum vetustissimi de interpretatione quorumdam accidentium, etc., observationes* (Prague, 1592); *Amphitheatrum sapientiæ æternæ solius veræ* (Hanau, 1609, in-fol.); *Du chaos hyléalique, c'est-à-dire du chaos catholique ou universellement naturel de l'alchimie* (Strasbourg, 1699); *Explication philosophique du feu ardent et du feu flamboyant des premiers sages* (Strasbourg, 1608).

KUNST (Cornille), peintre hollandais, né à Leyde en 1493, mort dans la même ville en 1544. Il fut l'élève de son beau-père, Enghelbrechtsen, l'un des premiers peintres qui se servirent des couleurs à l'huile, et devint un des meilleurs artistes de son temps. De ses œuvres, fort nombreuses, il ne reste aujourd'hui que quelques rares tableaux. On trouve dans ses compositions qui sont parvenues jusqu'à nous des qualités éminentes qui justifient pleinement les éloges que lui donnent les historiens. Ainsi, la *Descente de croix*, que l'on voit au musée de Leyde, est une composition savante, pittoresque et pleine d'expression; *Jésus portant sa croix*, au même musée, rappelle, par son exquise délicatesse, par le bon goût des draperies et la vigueur du coloris, les chefs-d'œuvre de Memling. Enfin, la galerie de Leyde possède encore le *Portrait de Kunst entre ses deux femmes* (il s'était marié deux fois), et cette œuvre donne de son talent une haute idée.

KUNST (Cornille), dit **le Cuisinier**, peintre hollandais, frère du précédent, né à Leyde vers 1495, mort en Angleterre vers 1550. Il passa, avec son frère, dont il était loin d'avoir le talent, quelques années dans l'atelier d'Enghelbrechtsen. Ne trouvant pas d'acquéreur pour ses tableaux, et se voyant sans ressources, il se fit cuisinier et acquit une certaine fortune. Il revint alors à la peinture et quitta ses fourneaux. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, l'appela à sa cour, et lui fit de fort belles commandes. Il reste peu de chose des œuvres exécutées dans ce pays par Kunst. Outre plusieurs peintures à la détrempe, on voit de cet artiste, à Leyde, la *Femme adultère*, tableau d'une exécution timide, tourmentée, impuissante, qui prouve combien sont exagérés les éloges que lui prodigue Descamps.

KUNTH (Charles-Sigismond), botaniste allemand, né à Leipzig en 1788, mort en 1850. Forcé pour vivre d'accepter un emploi dans la compagnie maritime à Berlin, il consacra tous ses loisirs à l'étude des sciences naturelles, suivit les cours de Willdenow, entra en relation avec Alexandre de Humboldt, qui l'encouragea dans ses études, et commença à se faire connaître par la publication d'une flore des environs de Berlin, qui parut sous le titre de *Flora berolinensis* (1813). C'est alors que de Humboldt le chargea de classer les 4,500 espèces de plantes qu'il avait recueillies pendant ses longs voyages avec Bonpland dans l'Amérique équinoxiale. Le jeune naturaliste se mit avec ardeur à ce travail, accompagna de Humboldt à Paris, où il resta de 1813 à 1829, et accrut considérablement son savoir dans le commerce de Laurent de Jussieu, de L.-C. Richard, et d'autres célèbres botanistes. De retour à Berlin en 1829, Kunth fut nommé professeur de botanique à l'université, sous-directeur du jardin des plantes, et membre de l'Académie de cette ville. Vers la fin de sa vie, ses forces physiques et intellectuelles s'affaiblirent, et il tomba sans motif connu dans une profonde mélancolie. Les principaux ouvrages de ce savant distingué sont : *Nova genera et species plantarum quas in peregrinatione ad plagam æquinoctialem orbis novi collegerunt Bonpland et Humboldt* (Paris, 1815-1825, 7 vol. in-fol., avec plus de 700 pl.), l'ouvrage le plus considérable en ce genre qui ait été publié de notre temps par un seul homme; les *Mimosées et autres plantes légumineuses du nouveau continent* (Paris, 1819, in-fol.); les *Graminées de l'Amérique du Sud* (Paris, 1825-1833, 2 vol.); *Synopsis plantarum quas in itinere ad plagam æquinoctialem orbis novi collegerunt Humboldt et Bonpland* (Paris, 1822, 4 vol. in-8o), abrégé du grand ouvrage précité; *Manuel de botanique* (Berlin, 1831); *Enumeratio plantarum omnium cognitarum secundum familias naturales disposita* (Stuttgard, 1833-1850, 5 vol. in-8o); la *Science de la botanique* (Berlin, 1847), etc.

KUNTHIA s. m. (koun-ti-a — de *Kunth*, bot. allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des palmiers, tribu des arécinées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans la Cordillère des Andes.

KUNTZ (Rodolphe), peintre et lithographe allemand, fils du précédent, né en 1797. Il s'est adonné particulièrement à l'étude du cheval, et s'est fait connaître dans cette spécialité par des peintures, surtout par des lithographies estimées. M. Kuntz a publié : *Figures de toutes les races de chevaux* (Carlsruhe, 1827-1832, 4 liv. in-fol., avec texte descriptif); *Représentation des chevaux de race orientale des haras du roi de Wurtemberg* (Stuttgard, 1823, 3 liv. in-fol.). — Son frère, Louis KUNTZ, s'est également fait connaître comme un habile lithographe. Il a donné, en 1837, une série de lithographies représentant les œuvres de son père.

KUNTZ (Charles), peintre d'animaux, paysagiste et graveur allemand, né à Mannheim en 1770, mort à Carlsruhe vers 1830. Elève de Cynaglio et de Riegger, il quitta l'atelier de ces maîtres pour visiter la Suisse et l'Italie, où il fit, comme paysagiste, des études d'après nature très-remarquables par la couleur et l'habileté de l'exécution. De retour en Allemagne, il exécuta de nombreux tableaux, et devint peintre de la cour, à Carlsruhe (1805), puis directeur de la galerie du grand-duc. Charles Kuntz, dans ses sujets d'animaux et dans ses paysages, s'est attaché à imiter Paul Potter, et il l'a fait souvent avec bonheur. Toutefois, c'est surtout comme graveur qu'il excella. Les nombreuses *aquatinta* qu'il a laissées sont splendides : ainsi, *Agar renvoyée par Abraham*, *Agar dans le désert*, d'après Claude Lorrain; le *Repas champêtre*, d'après Roos; le *Troupeau au repos*, d'après son propre dessin original, et plusieurs autres morceaux d'après Paul Potter et Van de Velde, sont comparables aux plus belles œuvres connues en ce genre. Il faut y ajouter plusieurs vues gravées d'après ses tableaux : la *Chute du Rhin à Schaffhouse*, *Vues du grand-duché de Bade*, *Vue du château d'Heidelberg*, etc., d'une exécution très-brillante.

KUNZ (Gaspard), écrivain et magistrat suisse, né à Saint-Gall, mort à Neufchâtel en 1752. Il remplit dans sa ville natale les fonctions de conseiller, dont il se démit en 1726, pour s'occuper de travaux philosophiques. On lui doit deux ouvrages où l'on trouve des vues neuves et hardies : *Dissertation sur la validité ou la non-validité des pactes dans l'état de la nature* (1755, in-12); *Essai d'un système nouveau, concernant la nature des êtres spirituels* (1742, in-12).

KUNZÉE s. f. (koun-zé — de *Kunze*, natur. allem.). Bot. Syn. de PURSHIE.

KUNZELKAU, ville d'Allemagne, dans le royaume de Wurtemberg, cercle de l'Iaxt, à 48 kilom. N.-O. d'Ellwangen, sur le Kocher; 2,600 hab. Fabrication de linge de table, tanneries; commerce de gros bétail. Château des princes de Hohenlohe-Kirchberg et Hohenlohe-Langenburg.

KUNZEN (Jean-Paul), organiste allemand, né à Leisnig en 1696, mort à Lubeck en 1770. Il partit à l'âge de vingt ans pour Leipzig, dans l'espoir de s'y faire un nom comme musicien, et eut le bonheur d'être admis assez rapidement à l'Opéra comme premier violon. Trois ans après, il se rendit à Wittemberg, et y fonda une société de concerts; mais les ressources bornées d'une petite ville ne convenaient point à son intelligence active, et il gagna Dresde, où la fréquentation de grands artistes, notamment Kuhnau, polit son goût et augmenta ses connaissances musicales. Le succès qu'obtinrent quelques-unes de ses compositions religieuses détermina l'électrice à lui offrir le titre de maître de sa chapelle, honneur qu'il déclina, avec raison, pour se rendre à Hambourg, où lui fut confié le poste de compositeur du théâtre. En 1732, il accepta une place d'organiste à Lubeck, et resta attaché à ces fonctions jusqu'à l'année de sa mort.

Bien que Mattheson, dans la notice consacrée à Kunzen, ait placé ce musicien au nombre des meilleurs organistes de son époque, rien, à part le titre d'un oratorio, la *Passion*, n'a survécu dans les ouvrages tant dramatiques que religieux de ce compositeur.

KUNZEN (Charles-Adolphe), compositeur allemand, né à Wittemberg en 1720, mort en 1781. Il passa dans son enfance pour un prodige musical, et souleva une vive sensation en Hollande et en Angleterre, où son père le produisit dès sa huitième année. Une lacune se fait dans la vie de cet artiste à partir de sa dixième année, et on ne le retrouve plus, dans l'histoire musicale, qu'en 1750, à Schwerin, comme maître de chapelle. En 1757, il alla succéder à son père comme organiste à Lubeck, et occupa ce poste jusqu'en 1772, époque à laquelle une attaque de paralysie le priva d'une main. Il dut alors se retirer pour toujours du monde artistique. Ce virtuose, réputé, de son vivant, solide musicien et organiste habile, n'a publié que douze sonates pour clavecin; toutes ses autres œuvres sont restées en manuscrit.

KUNZEN (Frédéric-Louis-Emile), compositeur allemand, né à Lubeck en 1761, mort à Copenhague en 1819. Il a de beaucoup dépassé les deux artistes précédents qui portent son nom. Son père, Charles-Adolphe, lui enseigna les éléments de l'art musical, puis l'envoya à Hambourg suivre un cours de composition sous la direction de Naumann. Après avoir terminé ses études littéraires à l'université de Kiel, il se rendit à Copenhague où il obtint d'abord la modeste place d'accompagnateur à la chapelle royale. Un opéra, *Holger le Danois*, qu'il fit représenter en 1790, obtint un éclatant succès, sans toutefois rien changer à la position précaire de l'auteur. Aussi, impatient d'un plus vaste théâtre, vint-il chercher fortune à Berlin. L'accueil bienveillant des artistes fut tout le profit qu'il retira de sa visite en cette ville, et il s'empressa d'accepter la direction de la musique au théâtre de Francfort. Plus tard, il remplit les mêmes fonctions à Prague, et enfin, après la retraite de Schülz, il fut appelé à la direction de la musique au théâtre de Copenhague, poste qu'il garda pendant vingt-deux ans, jusqu'à sa mort.

Les principales œuvres de Kunzen consistent en neuf opéras danois et allemands, trois oratorios, un hymne, deux cantates et des chansons religieuses. On a aussi de lui quelques compositions instrumentales, telles que trois ouvertures et des sonates pour piano.

KUOPIO ou **KOUOPIO**, ville de Finlande, et chef-lieu du gouvernement de ce nom, bâtie en 1776, sous le règne de Gustave III, et privilégiée comme place de commerce en 1782. Elle est située sur la presqu'île de Kallavesi, et entourée, plus que toute autre ville du pays, de nombreuses et hautes collines, ce qui lui donne un aspect des plus pittoresques. Savisaari, une *Isola bella* en miniature, est un de ses plus jolis environs. La population de Kuopio est d'environ 3,000 âmes; le gouverneur de la province y réside, et, depuis 1851, elle est le siége d'un évêché et d'un chapitre. On y trouve un gymnase ou lycée, une école élémentaire supérieure, une école du dimanche destinée à l'instruction des femmes, et plusieurs autres établissements moins importants d'instruction publique. La banque de Finlande y possède un comptoir. Pêche et commerce de bois; industrie médiocre; deux foires, en janvier et en octobre, dont la première est la plus considérable qui se tienne dans toute la Finlande. ‖ La province de Kuopio est comprise entre celles d'Uleaborg au N., de Vasa à l'O., de Saint-Michel et de Viborg au S., et la Russie à l'E.; superficie : 44,275 kilom. carr.; 280,000 hab. Elle renferme de grandes plaines parsemées de pins et de bruyères, et entrecoupées de collines, de forêts et de lacs. Quoique peu considérables, les hauteurs conservent la neige pendant neuf ou dix mois de l'année. Parmi les lacs innombrables qui sont répandus dans ce pays, on remarque le Kallavesi, le Paapavesi, le Haukivesi, le Pihlajavesi, le Peruvesi, etc. Les rivières y sont nombreuses, mais peu importantes. Le sol, maigre et aride, se compose principalement de sable et de cailloux; cependant on en tire parti au moyen d'une culture soignée, et on y récolte du seigle, du froment, de l'orge, des pois, des haricots, et surtout du lin, qui est l'objet d'un petit commerce d'exportation. Les pâturages, quoique peu abondants, nourrissent cependant un certain nombre d'animaux domestiques, notamment des chevaux renommés.

KUOWO-MANNO, divinité inférieure des Lapons. On lui offrait du foin en sacrifice.

KUPALO, le dieu des productions de la terre, chez les anciens Slaves. V. KOUPALO.

KUPELWIESER (Léopold), peintre allemand, né à Piesting (basse Autriche) en 1796, mort en 1862. Il commença à l'Académie de Vienne ses études artistiques, qu'il alla continuer à Dresde. En 1824, il partit pour l'Italie, où l'admiration que lui inspira l'œuvre de Fiésole le décida à se consacrer uniquement à la peinture religieuse; il appartint dès lors à l'école que l'on a appelée *antiraphaélique*, et manifesta les tendances de cette école, non-seulement dans ses œuvres, mais encore dans son enseignement, lorsqu'il eut été nommé, en 1837, professeur à l'Académie de Vienne. Ami de Fuhrich, qu'il seconda dans plusieurs de ses travaux, il fonda avec lui la Société de Sévère (*Severusverein*), destinée à favoriser le développement de l'art chrétien. Outre un grand nombre de retables, on doit encore à Kupelwieser : les fresques de l'église d'Altlerchenfeld, représentant les *Huit béatitudes*, le *Jugement dernier*, la *Chute des anges*, et la décoration de la salle de réception du palais du gouverneur dans la même ville, où il a peint *l'Autriche sous la protection de la Religion*, entourée de figures symboliques des Vertus, et une frise où se trouve retracée l'histoire du patrimoine héréditaire de la maison d'Autriche.

KUPETZKI (Jean), peintre hongrois, né à Pœsing, près de Presbourg, vers 1666, mort à Nuremberg en 1740. Fils d'un tisserand, il était destiné à la même profession; mais sa vocation pour les beaux-arts l'entraîna à fuir la maison paternelle et à errer en mendiant à travers la Suisse. Recueilli par un peintre de Lucerne, nommé Klaus, il apprit de lui les éléments de son art et alla ensuite se perfectionner en Italie. Arrivé à Rome, il eut longtemps encore à lutter contre la misère; mais il finit par entrer en relation avec le peintre Fuessli, qui, frappé de son talent, l'aida de sa bourse et de ses conseils et le recommanda à quelques puissants personnages, notamment au prince Alexandre Sobieski. Kupetzki trouva en ce dernier un généreux protecteur et acquit à la fin l'aisance et la réputation.

Appelé à Vienne par l'empereur d'Autriche Joseph Ier, il obtint de ce prince la liberté religieuse pour les frères moraves, dont il partageait les idées. En 1716, Pierre le Grand, s'étant rendu à Carlsbad, appela Kupetzki auprès de lui, lui demanda son portrait et lui fit les propositions les plus avantageuses pour l'attirer en Russie; mais l'artiste refusa de quitter l'Allemagne. Ayant été inquiété pour ses opinions religieuses sous le règne de Charles VI, il quitta Vienne et alla se fixer à Nuremberg, où il termina sa vie. D'après Fuessli, il avait à la fois la vigueur de Rubens, la vérité et l'élégance de Van Dyck et le savoir-faire de Rembrandt. Bien que cette appréciation soit évidemment exagérée, il n'en est pas moins vrai que Kupetzki était un peintre fort remarquable par la science du dessin, l'harmonie de la couleur et le grand style de ses œuvres.

Il a peint l'histoire et le portrait; mais c'est surtout sur ses productions dans ce dernier genre qu'est basée sa réputation. Parmi ses portraits, on cite ceux d'*Alexandre Sobieski*, d'*Adam de Lichtenstein*, de *Joseph Ier*, de *Charles VI*, du *Prince Eugène*, etc. Ses tableaux, très-estimés, sont dispersés dans les collections publiques et particulières d'Allemagne et de Russie. Le plus grand nombre a été gravé par Bernard Vogel et réuni dans un recueil intitulé : *J. Kupetzki imagines et picturæ* (Nuremberg, 1745, in-fol.).

KUPFERNICKEL s. m. (ku-pfêrr-ni-kèll). Minér. Nom donné à un minerai de cobalt contenant du cuivre, et à un minerai de nickel arsenical.

KUPFERSCHMIDT (Paul), en latin **Cypræus**, jurisconsulte et historien allemand, né à Sleswig en 1563, mort en 1609. Après avoir étudié la jurisprudence dans diverses universités de Hollande, d'Angleterre, de France, et avoir pris le diplôme de docteur à Orléans, il voyagea en Espagne et en Italie, puis revint dans sa ville natale. Il entra alors dans la magistrature et devint professeur de droit en 1596. Ses principaux ouvrages sont : *De jure connubiorum* (Francfort, 1605); *De origine, nomine, priscis sedibus, lingua, moribus, gestis, migrationibus Saxonum, Cimbrorum, Vitharum et Anglorum* (Copenhague, 1622); *Annales episcoporum Sleswicensium* (Cologne, 1634). Ces derniers ouvrages furent publiés par les soins de ses fils dont l'un fut ambassadeur de Suède en Allemagne.

KUPFFER (Théodore DE), savant météorologiste russe, né à Mitau (Courlande) en 1799, mort en 1865. Se destinant à la carrière médicale, il fréquenta les universités de Dorpat, Berlin et Gœttingue; mais il se consacra bientôt exclusivement à l'étude des sciences naturelles, de la minéralogie en particulier, et vint, en 1820, à Paris, pour y suivre les cours du célèbre Haüy. De retour en Russie (1821), il fit à Saint-Pétersbourg des leçons publiques de minéralogie, qui lui firent donner, dès 1822, une chaire de chimie, de physique et de minéralogie à l'université de Kasan. Envoyé à Paris pour y faire l'acquisition des instruments de physique qui lui seraient nécessaires dans ses nouvelles fonctions, Kupffer profita de ce second séjour dans la capitale de la France pour y terminer un mémoire *Sur la mesure des angles du cristal*, travail qui remporta le prix à l'Académie des sciences de Berlin. Il se lia à la même époque avec Arago, et convint avec lui de faire à Kasan des observations sur les variations quotidiennes de la déclinaison magnétique. Il occupait sa chaire depuis cinq ans, lorsque le gouvernement russe le chargea, en 1828, d'explorer les montagnes de l'Oural. Pendant ce voyage, il découvrit plusieurs gîtes de minéraux encore imparfaitement connus, et fit d'importantes observations sur la température des corps. L'Académie de Saint-Pétersbourg, dont il était membre correspondant depuis 1826, l'élut, en 1828, membre titulaire. A dater de cette époque, ses travaux sur la physique prirent de jour en jour une plus grande importance. En 1829, il proposa à l'Académie l'établissement d'un observatoire magnétique, et vit sa proposition adoptée. La même année, Kupffer obtint d'être adjoint à une expédition militaire dans les montagnes de l'intérieur du Caucase, où il passa plusieurs mois. A son retour, il fut nommé professeur, à la fois, à l'Ecole des ponts et chaussées, à l'Institut pédagogique et à l'Ecole de marine de Saint-Pétersbourg, et publia, en 1831, un *Manuel de cristallonomie* qui fut imprimé aux frais de l'Académie. Mais les observations sur le magnétisme et la météorologie l'occupaient plus que jamais. Mettant à profit les travaux de Gauss, il fit élever, sur différents points de l'empire russe, de petits observatoires magnétiques, afin d'y faire des observations et des expériences régulières. Ces observatoires attirèrent l'attention de tous les savants de l'Europe, et la Société royale des sciences de Londres en fit construire de semblables dans toutes les possessions anglaises. Bientôt un grand nombre d'observatoires magnétiques furent établis dans les colonies de la Grande-Bretagne; le nombre de ceux qui existaient en Russie fut augmenté. A son retour à Saint-Pétersbourg, en 1840, Kupffer fut nommé professeur de physique à l'Académie. Peu de temps après, il fut placé à la tête de l'observatoire central de physique, qui ne fut cependant ouvert définitivement qu'en 1848, et qui avait pour but de surveiller les différentes stations météorologiques établies en Russie, d'en faire élever de nouvelles, de recueillir et de publier dans des annales les résultats des observations, etc. Pour se consacrer tout entier à ses nouvelles fonctions, le savant météorologiste renonça à l'enseignement en 1851. Le dernier grand travail qu'il entreprit fut d'établir, le long des côtes de la Russie, des stations pour servir de signaux dans les tempêtes, sur le plan de celles que l'amiral Fitz-Roy avait établies en Angleterre. Les préparatifs pour l'exécution de ce plan se trouvaient heureusement terminés lorsqu'il mourut. Un autre fruit de l'activité de Kupffer fut l'ouvrage qu'il publia en français *Sur l'élasticité des métaux* (1859). Le gouvernement russe lui a fait ériger, au cimetière de Smolensk, à Saint-Pétersbourg, un tombeau monumental, surmonté de son buste en marbre.

KUPHE s. m. (ku-fe — du gr. *kuphos*, bossu). Zool. Nom donné au tube d'un mollusque ou d'un annélide peu connu.

KUPRULI, nom de plusieurs grands vizirs ottomans. V. KOPRILI.

KURANDA (Ignace), publiciste allemand, né à Prague en 1812. Il compléta son instruction dans des voyages en Allemagne et en Belgique, et fonda, en 1841, un journal intitulé le *Messager des frontières*, qu'il publia hebdomadairement, soit à Leipzig, soit à Berlin. Lors du grand mouvement révolutionnaire qui eut lieu en Allemagne, en 1848, M. Kuranda fut élu à Vienne membre du parlement de Francfort, où il fit partie du comité des cinquante. A l'expiration de son mandat, il retourna à Vienne, et y fonda l'*Ost deutsche Post*, dont il fut le rédacteur en chef. En 1861, la ville de Vienne l'a nommé un de ses députés. On a de lui : *Nouvelles* (Leipzig, 1842, 3 vol.); la *Belgique depuis sa révolution* (Leipzig, 1846), etc.

KURDE. V. KOURDE.

KURDISTAN. V. KOURDISTAN.

KURISCHE-HAFF, lac situé sur la côte de Prusse. V. CURISCHE-HAFF.

KUROWSKI (Jean-Népomucène), agronome et économiste polonais, né à Chalawy (grand-duché de Posen) en 1783, mort en 1866. Après avoir parcouru la France, la Belgique, l'Allemagne, il s'occupa d'agriculture, mit en pratique, sur ses propriétés, les procédés agronomiques les plus récents, et fut attaché, comme assesseur, à la préfecture de Posen. Après 1815, il se consacra exclusivement à l'étude de la science agricole, qu'il s'efforça de populariser par ses écrits. Outre un grand nombre d'ouvrages originaux, il traduisit, dans les ouvrages des agronomes étrangers, les procédés agricoles qui lui parurent le mieux s'accommoder à l'agriculture polonaise. De 1834 à 1850, il publia un *Journal hebdomadaire de technologie agricole*, qui devint bientôt populaire. Parmi les ouvrages de Kurowski, tous écrits en polonais, et dont le nombre dépasse quarante, nous citerons les suivants : *De la culture du blé d'Egypte et autres céréales étrangères* (Posen, 1820); la *Distillation d'après les procédés les plus nouveaux* (Varsovie, 1820); *Des soins à donner aux enfants, à partir du moment où se développent en eux les forces physiques et intellectuelles* (Varsovie, 1830); *Des signes et des causes de la rage chez les chiens, et des moyens de la guérir* (Varsovie, 1833); *De la culture raisonnée de la pomme de terre et des moyens d'en faire de l'eau-de-vie, de la bière, de la farine et des sirops* (Varsovie, 1834); la *Médecine vétérinaire populaire* (1842; 3e édit., 1858); *Hygiène vétérinaire agricole* (1858), etc.

KURPINSKI (Charles), compositeur polonais, né dans le grand-duché de Posen en 1785. Attaché d'abord à la chapelle du staroste Polanowski, il devint second chef d'orchestre à l'Opéra national de Varsovie, puis, en 1825, succéda à Elsner comme premier chef. En 1823, l'empereur lui confia la maîtrise de la chapelle impériale. Depuis cette époque, sauf un voyage en Allemagne, en France et en Italie, Kurpinski a constamment habité Varsovie. Ce compositeur distingué jouit en Pologne d'une grande réputation. Ses œuvres sont belles et profondément empreintes du sentiment national. Après Kamiensky, qui avait entrepris de doter sa patrie d'un opéra essentiellement polonais, Kurpinski a repris cette glorieuse tâche, qu'il a menée à bonne fin, et son nom figurera, impérissable, dans l'histoire de l'art musical en Pologne.

On connaît de ce compositeur vingt-quatre *opéras*, des *ballets*, des *messes*, *hymnes*, *cantates*, *Te Deum* et chants religieux. Ses compositions instrumentales consistent principalement en *symphonies* à grand orchestre, *polonaises* pour piano et avec orchestre, et quatre *ouvertures*.

KURRER (Jacques-Guillaume-Henri DE), savant allemand, né à Laugenbrand (Wurtemberg) en 1781. Placé à quinze ans dans une fabrique de toiles peintes, il acquit, par la pratique et par des études spéciales, des connaissances technologiques étendues, notamment dans l'art de teindre et de blanchir les étoffes, dirigea successivement, par la suite, plusieurs grandes fabriques, fit d'importantes découvertes pour l'impression et la teinture des toiles, et alla se fixer, en 1843, à Prague, où, depuis cette époque, il s'est uniquement occupé de travaux scientifiques. M. Kurrer a reçu de l'université de Landshut le titre de docteur ès sciences économiques. Il a activement collaboré au *Dictionnaire technologique*, à l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch, à la *Nouvelle revue de l'art d'imprimer sur l'indienne et sur le coton*, au *Magasin de l'art d'imprimer sur étoffes*, au *Journal polytechnique* de Dingler, aux *Ecrits technologiques* de Hermbstaedt; enfin, il a publié les ouvrages suivants, qui sont très-estimés en Allemagne et à l'étranger : l'*Art de blanchir des étoffes végétales et autres* (Nuremberg, 1831); les *Dernières expériences dans l'art de blanchir* (Nuremberg, 1838); *Histoire de l'impression des étoffes* (Nuremberg, 1840); *Traité complet de l'art de teindre et d'imprimer sur étoffes* (Vienne, 1848-1850, 3 vol.); *Sur l'art de blanchir les toiles et les étoffes en toile* (Brunswick, 1850), etc. On lui doit en outre des traductions en allemand de l'*Art de teindre* de Vitalis, et de l'*Art de teindre* de Bancroft.

KURRICHANE, ville de l'Afrique australe (Cafrerie), à 320 kilom. N.-E. de Litakou; 16,000 hab. Ils sont plus civilisés qu'aucun des peuples voisins; les murs des maisons sont ornés de peintures représentant des éléphants, des girafes, etc. On y sait fondre et travailler le fer et le cuivre; on y fabrique aussi, avec beaucoup d'art, des vases de terre, même d'une grande dimension. Les habitants des environs sont pasteurs et cultivateurs, et, comme tous les Marroutzes, parlent la langue de Litakou.

KURRIMIE s. f. (ku-ri-mî). Bot. Syn. de BHESA.

KURSCHNER (Conrad), réformateur suisse, connu sous le nom de **Pellican**, né à Ruffach (Alsace) en 1478, mort à Zurich en 1556. Il passa une année à l'université d'Heidelberg, dont son oncle Galb était recteur, puis revint à Ruffach, où il servit d'auxiliaire au maître d'école et s'instruisit autant qu'il put en instruisant les autres. Son père, qui était pauvre et ne pouvait lui faire donner une instruction solide, le fit entrer dans le couvent des frères mineurs, où il prononça ses vœux en 1494. Ses supérieurs, frappés de son intelligence, lui enseignèrent la théologie scolastique et l'envoyèrent compléter ses études à l'université de Tubingue. Pellican se signala tellement par son ardeur au travail et par ses progrès rapides, que Paul Scriptor, le plus célèbre des professeurs de l'université, s'attacha à lui d'une vive amitié. Pendant un voyage qu'il fit en compagnie de Scriptor, en 1499, il rencontra un juif qui voulut bien lui prêter un volume du texte hébreu de l'Ancien Testament. Il se mit immédiatement à l'œuvre, et, à force de travail, il parvint à posséder une connaissance réelle de la langue hébraïque. Quelques difficultés n'avaient pu être surmontées; elles disparurent pour lui pendant un voyage que Reuchlin fit à Tubingue.

En 1501, Pellican fut ordonné prêtre; l'année suivante, il fut chargé d'enseigner la théologie, la philosophie et l'astronomie à Bâle, dans un couvent appartenant à l'ordre. Nommé gardien du couvent de Pforzheim en 1511, et secrétaire du provincial des franciscains en 1514, Pellican mit à profit ces situations différentes pour ses études de prédilection. La dernière surtout, en lui permettant de voyager, lui fut d'une grande utilité. A peine arrivait-il dans une ville, qu'il demandait si l'on n'y trouvait pas un livre hébreu. En passant par Paris, il vit Le Fèvre d'Etaples; à Rome, il vit les scandales de la cour pontificale.

Cependant, tout en s'occupant de l'étude de l'hébreu, il avait étudié les Pères de l'Eglise, et ce travail l'avait plongé dans une profonde stupéfaction. Force lui fut de reconnaître que les auteurs anciens, pas plus que les Ecritures, n'enseignaient les indulgences, la confession, l'autorité du pape et autres dogmes de même nature. Alors il sentit la nécessité d'une réforme, applaudit à l'apparition des écrits de Luther, et même les annota, ce qui lui valut, en 1522, une accusation de luthéranisme. Pour ce motif, il perdit, en 1524, son poste de gardien du couvent de Ruffach. Deux ans après, cédant à l'invitation de Zwingle, il partit pour Zurich, où il fut nommé professeur d'hébreu. Il quitta le froc cette année et se maria. « Pendant trente ans, disent MM. Haag, Pellican remplit à Zurich les fonctions de professeur d'hébreu et de théologie, et fut, en outre, chargé des leçons de grec et préposé à la garde et à l'entretien de la bibliothèque de la ville. A plusieurs reprises, il fut appelé à prendre part à des disputes publiques : à celle de Baden, en 1527; à celle de Berne, en 1528; au synode de Frauenfeld, en 1529. Ses fonctions étaient donc aussi multipliées que pénibles; cependant il trouva le temps de composer de savants commentaires sur toute la Bible, et quelques autres ouvrages qui lui assignent un rang distingué parmi les plus habiles théologiens de son siècle. » Nous citerons, parmi ses ouvrages : *De modo legendi et intelligendi hebræa* (Bâle, 1503, in-4o); *Somme de la religion catholique* (Bâle, 1504); *Psalterium Davidis ad hebraicam veritatem interpretatum, cum scholiis* (1532, in-8o); *Commentaria Bibliorum* (1537, 3 vol. in-fol.). Ces *Commentaires*, plus exacts que ceux des autres exégètes protestants de son temps, sont aussi plus courts, plus concis et bien moins féconds en digressions dogmatiques ou polémiques; *Index Bibliorum cum præfatione H. Bullingeri* (1537, in-fol.); *Grammatica hebraica* (1540, in-8o); *Chronicon vitæ ipsius ab ipso conscriptum*, autobiographie qui contient des détails curieux sur les mœurs du clergé et sur les progrès de l'imprimerie.

On a encore de Pellican des *Préfaces*, des rééditions de divers auteurs, des travaux littéraires, etc.

KURTCHI s. m. (kur-tchi). Cavalier d'un corps persan composé de l'ancienne noblesse.

KURTE s. m. (kur-te — du gr. *kurtos*, bossu). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des scombéroïdes, comprenant deux espèces qui vivent dans la mer des Indes.

— **Encycl.** Les *kurtes* sont caractérisés surtout par la corne cartilagineuse qu'ils portent sur la nuque; leurs écailles sont si fines, qu'on ne les aperçoit guère que lorsque la peau est desséchée. Leurs côtes dilatées, convexes, forment des anneaux qui se touchent entre eux, et renferment ainsi un espace conique et vide se prolongeant sous la queue, dans les anneaux inférieurs des vertèbres, en un tube long et mince qui renferme la vessie natatoire. Le *kurte* cornu vit dans la mer des Indes; sa longueur ne dépasse guère 0m,10; quand il est frais, son corps est presque transparent. Sa chair est très-bonne à manger. Le *kurte* indien est généralement regardé comme la femelle de l'espèce précédente.

KURTKA s. m. (kur-kta). Nom de l'habit-veste que portaient les Polonais au service de France.

KURTZ (Jean-Henri), théologien allemand, né en 1809 à Montjoie (Prusse rhénane). Il commença à Halle, en 1830, sous la direction d'Ullmann et de Tholuck, des études de théologie, qu'il alla plus tard continuer à l'université de Bonn, et devint successivement professeur de religion au gymnase de Mitau (1835), d'histoire ecclésiastique (1850), et enfin d'exégèse (1859) à l'université de Dorpat. On a de lui : la *Bible et l'astronomie* (1842); *Manuel d'histoire sainte* (1843); *Doctrine de la religion chrétienne* (1844); *Documents pour la défense et l'établissement de l'unité du Pentateuque* (1844); l'*Unité de la Genèse* (1846); *Histoire de la Bible, accompagnée d'éclaircissements* (1847; 12e édit., 1865); *Histoire de l'antique alliance* (Berlin, 1848-1855, 2 vol.), à laquelle se rattache l'ouvrage intitulé : le *Culte des victimes prescrit par l'Ancien Testament, étudié dans sa fondation historique et son application* (1862); les *Mariages des fils de Dieu avec les filles des hommes* (Berlin, 1857); *Abrégé d'histoire ecclésiastique pour les établissements d'instruction supérieure* (1852; 5e édit., 1863); *Symbolique du tabernacle mosaïque* (1851); *Manuel d'histoire ecclésiastique universelle* (1853-1856, tomes I à IV); la *Théologie des psaumes* (1865), etc.

KURZ (Henri), littérateur et philologue allemand, né à Paris en 1805. Il fut élevé à Hof, en Bavière, d'où il alla étudier la théologie à Leipzig en 1823; mais il ne tarda point à renoncer à ce genre d'étude, et, ayant été impliqué dans les troubles de la Burschenschaft, il se rendit, en 1827, à Paris. M. Kurz, qui avait pris, avant son départ, le titre de docteur en philosophie, changea la direction de ses études et se mit à apprendre les langues orientales, particulièrement le chinois. Un *Mémoire sur l'état politique et religieux de la Chine 2,300 ans avant notre ère*, qu'il publia en 1830, lui valut d'être chargé, par la Société asiatique, de préparer une nouvelle édition du *Dictionnaire chinois* de Basile de Glemona. Mais les événements politiques qui eurent lieu cette même année le ramenèrent en Allemagne. Il rédigea d'abord, à Munich, le journal intitulé la *Chambre des députés de Bavière*, puis, à Augsbourg, le *Temps*, organe de l'opposition. La hardiesse des articles qu'il écrivit dans cette dernière feuille lui attira un procès, à la suite duquel il fut condamné à deux années d'emprisonnement. Kurz employa les loisirs forcés de sa captivité dans la citadelle de Wurtzbourg à traduire le poëme chinois intitulé la *Feuille des fleurs*, qu'il publia à Saint-Gall en 1836. A l'expiration de sa peine, il se rendit en Suisse (1834) et obtint, à l'école cantonale de Saint-Gall, une chaire de langue et de littérature allemande, qui lui fut retirée en 1839 comme étant protestant et étranger. Cependant il fut appelé, cette même année, en qualité de professeur, à l'école d'Aarau, et devint, en 1846, bibliothécaire du canton d'Argovie. Les précieux documents qu'il trouva dans la bibliothèque confiée à ses soins le décidèrent à se livrer entièrement à l'étude de la littérature allemande. Depuis cette époque, il a publié : *Documents extraits des archives et bibliothèques du canton d'Argovie, pour servir à l'étude de l'histoire et de la littérature* (Aarau, 1846); *Manuel de la prose allemande* (Aarau, 1845-1846, 3 vol.); *Histoire de la littérature allemande* (Leipzig, 1851-1859, 3 vol.), son ouvrage capital, qui passe pour une des œuvres les plus remarquables en ce genre; le *Pays, la population et l'histoire suisse* (Berne, 1852); *Guide pour l'histoire de la littérature allemande* (Leipzig, 1860). Citons encore de M. Kurz : la *Conjugaison française* (1843); *Manuel littéraire de la poésie nationale* (Zurich, 1840-1843); la *Bibliothèque allemande*, qu'il a commencé à publier en 1862, et dans laquelle il a fait paraître l'*Esope* de B. Waldin; les *Ecrits de Simplicianus*, de Grimmelshausen; les *Poésies* de Fischart, etc.; *Poëtes et prosateurs allemands depuis le milieu du XVe siècle* (1864 et suiv., 4 vol.), etc.

KUSEL (Matthieu), graveur allemand, né à Augsbourg en 1621, mort à Munich en 1682. C'était un artiste de talent, à qui l'on doit un nombre considérable de gravures au burin et à l'eau-forte. Parmi ses productions, on cite, outre les gravures dont il a illustré plusieurs ouvrages, les portraits à mi-corps d'*Emmanuel, prince d'Anhalt*; de *Sigmund-François, archiduc d'Autriche*; de *Frédéric, duc de Saxe-Gotha*; de *Frédéric, margrave d'Anspach*, etc. Ces gravures sont exécutées avec soin. Le dessin en est pur et correct et le modelé savant.

KÜSEL (Melchior), graveur allemand, frère du précédent, né à Augsbourg en 1623, mort dans la même ville en 1684. Il fut l'élève favori de Merian, de Francfort, dont il devint ensuite le gendre. En quittant ce maître, il fit un voyage en Italie, où il passa plusieurs années et exécuta les meilleurs morceaux de son œuvre, entre autres : les *Aventures d'Ulysse*, les *Cinq sens*, les *Princes de la maison de Bavière*, etc., d'après N. del Abbate. Ces eaux-fortes, d'un grand mérite, fondèrent sa réputation. Vers la même époque, Küsel grava une cinquantaine de planches qui ont été réunies en album, et qui représentaient des *Vues d'Italie*, *de Frioul* et *de Carinthie*. L'exécution est d'une habileté rare; l'effet, rendu simplement, est vivement exprimé. Comme dans toutes ses œuvres, on y trouve la précision des contours, la science du dessin, l'harmonie de l'ensemble. Vers 1660, Küsel revint dans sa patrie pour ne plus la quitter. Dans les vingt années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, il exécuta un nombre considérable de gravures, parmi lesquelles il faut citer avec éloge : les *Métamorphoses d'Ovide*; *Batailles*; *Vita beatæ Mariæ Virginis*; *Theatrum dolorum Jesu Christi*; le *Pastor Fido*, d'après Bauer; la *Passion de Jésus-Christ*, d'après Temala, etc., qui forment ensemble près de deux cents gravures au burin sec ou à l'eau-forte.